



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales - Case postale 2346, 1950 SION 2 Nord - CCP 19-43-5, Crédit Suisse, Sion, C. 715.452.00

LE TEMPLE

II— CONSTRUCTION RELIGIOSO - HUMANITAIRE.

CHAPITRE VIII.

La religion américaine se répand en Europe.

La "Société de culture morale" avait été fondée à New-York par M. Félix Adler, chargé de cours à l'université Cornell. Bientôt des sections ou associations semblables furent établies en 1883 à Chicago, en 1885 à Philadelphie, en 1886 à Saint-Louis. D'Amérique, le mouvement se propagea en Europe. M. Fouillée représente la France dans l'organe publié pour toutes ces sociétés, l'International Journal of Ethics, qui fut créé à l'instigation de M. Adler. La société de Londres (1891) fut l'oeuvre d'un Américain, M. Stanton Coit. En 1895, une société fut fondée en Autriche, à Vienne, et une en Suisse. Celles de l'empire Allemand furent fondées par Adler lui-même, et elles sont au nombre de seize.

Faut-il y rattacher l'association des "cogitants", dont la presse nous a révélé l'existence à l'occasion du congrès qu'ils tinrent à Berlin en juin 1899 ?

Le but paraît bien le même, c'est de réunir les "partis de réforme religieuse et sociale", et de "fonder" la religion de l'avenir. Leur président est aussi un Juif. Comme moyens d'atteindre cette fin, le congrès a préconisé, lui aussi, "la libération de la contrainte dogmatique," la création d'une religion affranchie du dogme. Il a adopté la résolution que voici :

"Considérant que la vieille foi, par suite de sa contradiction avec la science moderne, est condamnée à disparaître tôt ou tard, le congrès pour l'union des partis de réforme religieuse et sociale exprime le vœu que le gouvernement ne reconnaisse plus à l'avenir l'organisation ecclésiastique traditionnelle.

"En second lieu, le congrès invite tous ceux qui pensent librement à donner leur adhésion à la religion de la science et de la conscience progressives, c'est-à-dire à la religion des "cogitants", afin de hâter le triomphe de l'idée correspondant à l'esprit moderne.

"Enfin, le congrès estime qu'il est nécessaire de faire sans

retard de l'agitation en ce sens dans toute l'Allemagne".

Nous ne savons si les "cogitants" se ramifient dans les autres pays ; mais il existe, sur tous les points du monde, une association qui n'en diffère guère : *Les Unions chrétiennes des jeunes gens*. *La Réforme sociale* en a parlé dans son numéro du 1er juillet 1893, dans celui du 16 novembre 1896, dans celui du 1er juillet 1902 et dans celui du 16 février 1903. Ce dernier numéro a publié une communication faite par M. Em. Sautier, secrétaire général de cette association pour la France.

Voici les renseignements que nous y trouvons :

Ces Unions, fondées il y a un demi-siècle, se sont rapidement développées sur toute la surface du globe. Elles ont entre elles un lien fédératif. Leur trame, pour ainsi dire, est formée par des agents salariés, appelés secrétaires généraux. Il font leur stage dans une Union, ou (en Amérique) dans l'une des deux "écoles d'entraînement". Les études y durent trois ans. Il en sort chaque année 60 70 jeunes gens qui viennent grossir l'armée des 1.500 secrétaires d'Union chrétiennes que possèdent les seuls Etats-Unis. Ces secrétaires ne sont les ministres d'aucune confession religieuse.

Les Unions favorisent le mélange des classes, mais elles associent aussi les jeunes gens que rapprochent les communautés d'intérêt, de travail ou d'études. C'est ainsi qu'il existe des Unions chrétiennes pour les étudiants, jusque dans les Universités des pays d'Extrême-Orient. A Tokio, à Nan-King, à Péking, à Séoul en Corée, à Calcutta, il existe des associations exclusivement composées d'étudiants chinois, japonais, indous ou coréens. Il y en a aux Etats-Unis pour les employés de chemins de fer. En France, elles sont particulièrement établies dans les villes de garnisons, et à chacune de ces Unions est annexée une "oeuvre militaire" que l'on se garde bien de mettre en interdit. "La France chrétienne" (numéro du 28 janvier 1904) affirme que ces Unions et les oeuvres militaires annexées reçoivent, de bienfaiteurs américains, les capitaux qui leur permettent de fonctionner et de faire de la propagande.

(à suivre)

Mgr DELASSUS "Le problème de l'heure présente"

“Les Indiens devant la Conquête : servitude ou libération” ?

“LA CIVILISATION AZTEQUE” (2)

Cette Conférence de Mr Bernard LUGAN a été extraite du livre "UNE CROIX SUR LE NOUVEAU MONDE" qui est le recueil des exposés donnés à l'Université d'été sur le sujet : “LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE”

Cette Université, organisée par Renaissance Catholique à Mérygnon en août 1992, a réuni plusieurs personnalités, historiens, journalistes, professeurs...

II. La tyrannie aztèque

L'Empire aztèque est un empire paradoxal. c'est un empire brillant, bien plus brillant que l'empire Inca : son niveau de développement est largement supérieur à celui des Incas. C'est aussi un empire qui est né dans le sang, qui a vécu dans le sang, et qui a disparu dans le sang. L'Empire aztèque a reposé sur ce que l'on a pu appeler la théocratie sanglante, sur la folie sanguinaire des prêtres, et la folie sanguinaire a déclenché la haine des peuples voisins.

D'où viennent les Aztèques ? D'après la tradition, ils viendraient de la région de l'actuel Colorado. Au départ, ils formaient sept nations qui parlaient la même langue, le “nahuatl”, et qui sont venus s'installer sur le plateau central du Mexique, le plateau de l'Anahuac.

Les Aztèques ont une supériorité sur les peuples indigènes, c'est qu'ils pratiquent un début d'agriculture. Ils ont une démographie plus forte que celle des peuples chasseurs-cueilleurs-récolteurs. C'est une loi qui est bien connue : à partir du moment où un peuple est capable de produire sa propre nourriture, il connaît un développement démographique plus important que les peuples prédateurs qui vivent simplement de l'économie de cueillette ou de ponction.

Les Aztèques vont donc s'imposer sur le plateau de l'Anahuac. Dès le début, la philosophie profonde de cet empire se manifeste. En effet, les Aztèques passent un accord avec le chef du peuple indigène du plateau de l'Anahuac, et le chef aztèque demande une fille en mariage, qui lui est donnée. Que fait alors le chef aztèque ? Il donne cette fille aux prêtres et ceux-ci l'écorchent vivante. Le chef aztèque se revêt de la peau de son épouse et il danse. Il prend ainsi possession du territoire. C'est un rite agraire aztèque : l'écorchement symbolise le changement de cycle. Pour ce peuple qui a des pratiques agricoles, l'écorchement de la fille du chef local signifie qu'il y a une nouvelle peau une nouvelle population, une nouvelle installation ; c'est une marque de prise de possession. Inutile de dire que les rapports entre les

Aztèques et les peuples de la région sont dès le début conflictuels.

La fondation de Mexico, la capitale de l'empire, date soit de 1315, soit de 1370, sans qu'on le sache très bien. L'Empire aztèque va rapidement se développer puisqu'il va atteindre la région du Guatemala, au Sud.

Les Aztèques croyaient que le soleil se livrait à un combat contre les forces de la nuit. Ils croyaient donc que le soleil se couchait tous les soirs, vaincu par les forces de la nuit, qu'il refaisait ses forces et réapparaissait triomphant à son tour des forces de la nuit... Donc, dans ce combat permanent entre l'obscurité et la clarté, pour aider le soleil à se relever, il fallait le nourrir, et les Aztèques le nourrissaient par le sang des victimes.

Cette croyance a donné à l'hégémonie aztèque un caractère tout à fait particulier : la guerre qui était menée était une guerre de conquête, destinée à fournir des captifs pour le culte. Car les Aztèques ne voulant pas s'auto-sacrifier, sauf dans des cas particuliers, ils allaient chercher chez les peuples voisins et chez les peuples soumis une moisson de captifs pour les besoins de leur culte. Les Aztèques vivaient ainsi en prédateurs, prédateurs de tous les peuples voisins ; prédateurs économiques, car les peuples voisins leur versaient des tributs, et prédateurs humains, car ils exerçaient une ponction sur la démographie de ces populations. Lorsque les peuples voisins tardaient à s'acquitter des tributs, une guerre était déclenchée, ce qui permettait d'augmenter d'autant le tribut et le nombre des captifs.

Dans les villes aztèques, la prééminence des prêtres était absolue. Vêtus de robes rouges ou de robes noires, ils dominaient la société. Les prêtres qui étaient les sacrificateurs ne se lavaient jamais ; ils avaient les cheveux englués dans le sang et se déplaçaient suivis d'essaims de mouches.

L'odeur qui se dégageait des villes aztèques était celle d'un gigantesque charnier : nous avons là dessus des témoignages éloquentes de la part des Conquistadors : “...Plus l'on s'approchait des temples, et

plus leur puanteur devenait insoutenable, plus l'on s'approchait des temples et plus des millions de mouches vrombissaient, faisant entendre un bruit permanent, qui signalait la présence des grands lieux de sacrifices”.

En effet, on sacrifiait à chaque heure du jour : des prisonniers étaient sacrifiés pendant chacune des 13 heures diurnes et des 11 heures nocturnes. Au minimum trois prisonniers pendant chacune de ces heures. Si l'on multiplie ces chiffres par le nombre de temples et par le nombre de cités aztèques, et si l'on fait ce compte en le mettant en rapport avec le temps d'existence de l'Empire aztèque, on arrive à un bilan tout à fait colossal qui explique largement le vide démographique de ces régions.

Il y avait dans l'année aztèque dix-huit mois de vingt jours chacun. Chaque jour était consacré à des êtres magiques, qui nécessitaient des sacrifices de deux types : les sacrifices institutionnels, qui étaient les sacrifices faits par l'État et les sacrifices privés. Car, en plus des sacrifices religieux officiels, chaque famille pouvait acheter des captifs et aller les faire sacrifier, pour le bonheur du culte familial, ainsi que pour la consommation, puisque l'on était cannibale.

Chaque mois avait sa particularité. Au moment de la saison sèche par exemple (car nous sommes dans une civilisation de paysans), un mois avait pour nom le “mois du manque d'eau”. Pendant ce “mois du manque d'eau”, on sacrifiait des enfants à la déesse “Tlaloc” et à la déesse des cours d'eau.

Le troisième mois était celui de la fin de la saison sèche, le mois de la période de soudure entre les cycles agricoles : on sacrifiait des enfants pour amener la pluie.

Le sixième mois de l'année (du 23 mai au 11 juin à peu près) était un mois qui voyait des sacrifices permanents, mais l'élément essentiel était la noyade d'un jeune homme et d'une jeune fille, au milieu du lac ; ce garçon et cette fille qui étaient noyés étaient

(suite page 11)

transportés au milieu du lac, dans un canot rempli de cœurs humains. Les cœurs des sacrifices du mois précédent étaient conservés pour en remplir le canot. On faisait monter le jeune homme et la jeune fille et on les sacrifiait au milieu du lac, pour verser ensuite dans l'eau les cœurs humains.

Le septième mois de l'année étaient celui qui permettait la récolte du sel, qui était tiré des lagunes de la région de Mexico et il fallait donc honorer la déesse du sel. Là, on sacrifiait des jeunes filles.

Mais bien sûr, les plus belles cérémonies avaient lieu le huitième mois de l'année, car c'était le mois des récoltes. A l'approche de l'automne, ils allaient engranger les récoltes pour l'hiver et les cultes les plus importants étaient réalisés à ce moment-là. Comment ? Eh bien, des victimes, nombreuses, étaient anesthésiées par la marijuana, puis rapprochées d'un brasier gigantesque. Et les prêtres lançaient ces victimes vivantes dans ce brasier. Et toute l'habileté des prêtres consistait à les en retirer immédiatement avec de grands crocs avant que le feu ne les eût consumées, afin que leur cœur, encore palpitant, puisse être brandi en l'honneur du dieu "Vieux-vieux serpent" (pas le dieu "Vieux serpent", mais le dieu "Vieux-vieux serpent") ce qui était un gage d'abondance des récoltes.

Tous les cinquante-deux ans avait lieu un autre rite. Un rite de fondation. Alors, dans tous les foyers des familles aztèques, on éteignait le feu, on brisait la vaisselle, on ne se lavait pas et on restait dans l'obscurité, attendant qu'à Mexico, dans le grand temple, les prêtres eussent le temps de sacrifier un condamné. Cette victime était éviscérée et dans sa cage thoracique, par frottement de bois, les grands prêtres rallumaient un feu. Et tous les chefs de village, tous les chefs de famille, venaient à leur tour rallumer leur torche à ce feu symbolique. Et depuis Mexico, dans toutes les directions de l'empire, partaient ces porteurs de torches qui, à leur tour, allaient rallumer le feu dans tous les foyers. Ceci était suivi par une gigantesque copulation nationale, dont l'exemple était donné par l'empereur, tout simplement parce que la vie reprenait un cycle de cinquante-deux ans.

Imaginons enfin ce qu'étaient les prêtres aztèques, pour comprendre quelle fut l'attitude des Conquistadors entrant en contact avec ces monstres. Ces prêtres aztèques qui ne se lavent jamais, qui ont les cheveux collés par le sang, qui sont entourés par des mouches, qui ont les oreilles lacérées par des pointes d'agaves. Ces prêtres qui ont des rituels de mise à mort d'un terrible raffinement : la victime est peinte en bleu, comme la pierre de sacrifice, elle est allongée sur la pierre de sacrifice, les prêtres l'entourent et le prêtre sacrificateur, d'un coup sec, enfonce une lame d'obsidienne entre les côtes, à gauche,

du côté du cœur. Et à une vitesse tout à fait étonnante qui a été décrite par les Espagnols, aussitôt la cage thoracique ouverte, la main y plonge, se saisit du cœur et l'arrache : car le culte n'est propice que si le cœur sort encore palpitant. Ce cœur palpitant est brandi par le prêtre sacrificateur, qui va barbouiller de sang les idoles. Ensuite, il est posé dans une coupe et le cadavre de la victime est lancé au bas des escaliers, où il est dépecé. Car rien n'est perdu et le cadavre va être mangé. Pas la totalité : les bras, les jambes et une partie du corps vont être gardés, tout simplement parce que cette partie va être donnée aux bêtes, notamment dans les zoos qui entourent ces grandes villes.

D'autres cultes se font à partir de la mise à mort avec des flèches. Celle-ci se pratique essentiellement lorsqu'il s'agit de fêtes agraires : les victimes sont attachées sur des chevalets surélevés et, là, elles sont tuées par des archers.

Noyades, écorchements, décapitations (la décapitation est une spécialité maya) les sacrifices se font encore de diverses autres manières. Ces cultes nécessitent donc de très nombreuses victimes. Ils vont être très largement à l'origine de l'effondrement de l'empire, parce que les peuples soumis vont finir par être las de fournir autant de victimes à la folie sanguinaire des prêtres aztèques. Aussi les Espagnols vont-ils leur apparaître comme des libérateurs.

III. Les auxiliaires indiens de la conquête.

Cortès a eu l'intelligence, l'habileté, de comprendre, dès le début, que des peuples entiers étaient prêts à s'allier avec lui. Lorsqu'il prend pied chez les Totonagues, une ambassade de percepteurs aztèques vient justement leur faire savoir qu'ils ont trop tardé à livrer le tribut qu'ils doivent verser. Encouragés par la présence de Cortès, les Totonagues renvoient les ambassadeurs après avoir mis à mort deux d'entre eux. Ils lient ainsi leur sort à celui des Espagnols.

Cortès donne des ordres très précis de libération des captifs au fur et à mesure de la progression de la colonne. Je cite encore Diaz del Castillo : *"Nous découvrîmes des cages grillagées pleines d'indiens et d'indiennes prisonniers qui étaient engraisés jusqu'à ce qu'ils fussent à point pour être sacrifiés et mangés. Nous avons détruit et brisé ces cages, libéré ces tristes indiens qui n'osaient aller vers personne et restaient auprès de nous. Et ainsi sauvèrent-ils leur vie. Dans tous les villages où nous entrâmes par la suite, le premier ordre de notre capitaine concernait ces prisons très communes en ces pays. Nous les détruisions et libérions leurs prisonniers."*

Au fur et à mesure de la marche espagnole, la colonne se trouve ainsi renforcée par

les captifs qui sont libérés. Lorsque Cortès quitte le pays des Totonagues, il dispose de 400 auxiliaires (sa troupe est donc déjà multipliée par deux). Mais ensuite, quand il s'enfonce vers l'intérieur, vers Mexico, Cortès voit son contingent renforcé, essentiellement par la tribu qui lui sera fidèle jusqu'au bout et qui aura un rôle essentiel dans la conquête du Mexique, celle des Tlaxcaltèques. Ceux-ci seront à ce point associés à la conquête espagnole que le roi de Castille anoblira leurs chefs.

Dans sa progression vers Mexico Cortès se trouve donc à la tête non seulement de ses quelques centaines d'hommes, mais de nuées indiennes, des milliers de volontaires indiens. Les Tlaxcaltèques ont en effet fourni 6'000 hommes à Cortès : on comprend déjà mieux la rapidité de sa victoire.

Cortès avait compris à l'avance ce que Kipling allait exprimer d'une phrase : *"le loup afghan se chasse avec le lévrier afghan"*. Il avait compris que les indiens ne pouvaient être vaincus qu'avec l'aide d'autres indiens. A maintes reprises ce sont ces indiens qui sauveront la situation.

Ces peuples soumis marchent donc avec les Espagnols en sachant que si leurs nouveaux alliés sont vaincus, ils n'auront aucune pitié à attendre des Aztèques. Ils marchent vers Mexico et la fin de l'empire est proche.

Les Aztèques résistent pourtant. Cortès, qui entre une première fois dans Mexico, doit bientôt évacuer la ville : c'est l'épisode que l'on connaît sous le nom de la "Noche triste", une évacuation en catastrophe où il perd les deux tiers de ses hommes. Cortès est blessé, il perd l'usage de deux doigts de la main gauche et reçoit une blessure au crâne. Il doit se faire cautériser cette blessure au fer rouge et cureter le crâne pour éviter la gangrène. C'est grâce aux indiens tlaxcaltèques qui s'étaient jetés dans la mêlée qu'il est parvenu à échapper à l'ennemi. Il avait été saisi par un Aztèque et l'un de ces indiens tlaxcaltèques a tranché le bras de celui-ci. Les Aztèques auraient pu faire un superbe sacrifice s'ils avaient pu s'emparer du chef espagnol et le coucher sur la pierre du sacrifice.

Les Espagnols sont donc sauvés grâce à la fidélité des Tlaxcaltèques ; ils contre-attaquent. Cette deuxième bataille commence au mois d'avril 1521 et, dans ce combat terrible qui se déroule au corps à corps, Cortès est à nouveau encerclé par les Aztèques pendant un assaut malheureux. Il reçoit une flèche dans la cuisse, il est saisi par les Aztèques qui essaient de l'attirer dans leur camp, et, une deuxième fois, ce sont des indiens qui se ruent à travers cette mêlée et réussissent à le ramener dans les lignes espagnoles. Notamment un indien tlaxcaltèque, qui tue trois des Aztèques qui avaient capturé

(à suivre)

LE CHRIST ROI DES NATIONS

Le Père A. PHILIPPE C.ssR.

Le catéchisme des Droits Divins dans l'Ordre Social.
JÉSUS-CHRIST, MAÎTRE ET ROI !

DIXIEME LEÇON

LES CHATIMENTS INFLIGES PAR DIEU AUX PAYS ET AUX NATIONS QUI ABANDONNENT LE SEIGNEUR.

Sixième question. — **De cette façon vous acceptez que Dieu se sert des événements, des désorganisations et des désordres sociaux pour punir les pays ?**

Réponse. — Evidemment, Dieu a recours à tous ces moyens pour faire sentir à l'homme que Lui, l'Infini et le Créateur n'a besoin de personne et que par contre l'homme a besoin de Dieu. Ainsi, les affaires d'ordres économiques peuvent contribuer grandement à faire comprendre que si les désastres frappent un pays, c'est pour détacher ses habitants des biens de ce monde et leur apprendre que toutes les richesses dépendent de Dieu et ne doivent servir qu'à son amour. Les richesses doivent contribuer à maintenir Dieu et Jésus-Christ dans toute société et, par conséquent, doivent servir à établir et à développer la Royauté sociale de Jésus-Christ dans l'univers entier.

ONZIEME LEÇON

REMEDE AUX MAUX ACTUELS.

Première question. — **Quels sont les remèdes aux grands maux qui désolent le monde entier et chaque pays en particulier ?**

Réponse. — A cette question Léon XIII répond d'une façon péremptoire. Voici en quels termes il s'explique : «*Tel est le secret du problème : quand un être organique dépérit et se corrompt, c'est qu'il a cessé d'être sous l'action des causes qui lui avaient donné sa forme et sa constitution. Pour le refaire sain et florissant, pas de doute qu'il ne faille le soumettre de nouveau à l'action vivifiante de ces mêmes causes. Or, la Société actuelle, dans la folle tentative qu'elle a faite pour échapper à son Dieu, a rejeté l'ordre surnaturel et la révélation divine; elle est soustraite ainsi à la salutaire efficacité du Christianisme, qui est manifestement la garantie la plus solide de l'ordre, le bien le plus fort de la fraternité et l'inépuisable source des vertus privées et publiques...*» «*De cet abandon est né le trouble qui la travaille actuellement. C'est donc dans le giron du Christianisme que cette société dévoyée doit rentrer, si son bien-être, son repos et son salut lui tiennent au cœur.*» Ailleurs, le même Pape dit encore : «*Retourner aux principes chrétiens et y conformer en tout la vie, les mœurs et les institutions des Peuples, est une «nécessité» qui de jour en jour devient plus évidente. Du mépris où ces règles sont tombées, sont résultés de si grands maux, que seul l'homme déraisonnable ne saurait considérer, sans une douloureuse anxiété, les épreuves du présent, ni envisager sans crainte les perspectives de l'avenir.*»

Deuxième question. — **Pour appliquer ces remèdes y a-t-il des moyens efficaces ?**

Réponse. — Jésus-Christ en venant sur la terre et Dieu en lui confiant sa mission, ont eu en vue le salut des Peuples et cela dans tous les siècles. Le Divin Maître l'a dit : «Je suis avec vous jusqu'à la

consommation des siècles.» Or, qu'était le monde à la naissance de Jésus-Christ ? Toutes les Nations et tous les Peuples, sauf le Peuple juif, étaient livrés à l'erreur, à l'impiété, à l'immoralité du paganisme. En un mot, le genre humain était livré au péché et par lui était perdu. L'homme qui devait à Dieu adoration, amour, réparation et reconnaissance, action de grâce et prière, ne pouvait plus s'attendre qu'à subir les coups de la justice divine. Que fait Jésus-Christ ? Il veut constituer l'homme capable de rendre dignement à Dieu ses devoirs. Cette capacité et cette puissance, seul parmi les créatures, Jésus-Homme la possède en Lui. Il prend en Lui la totalité du péché du genre humain qu'il répare et Il donne à l'homme sa capacité d'adorer dignement, de réparer dignement, de rendre grâce et de prier dignement. Dieu frappe Jésus. La justice est satisfaite et le Monde est sauvé. Les Peuples se prosternent devant le Crucifix. Avec Constantin, la Croix monte sur les Trônes et Jésus-Christ, Roi des Peuples, préside aux destinées des Nations. Par son immolation et son Sacrifice Jésus-Christ a sauvé le Monde. Qui pourra arracher l'Univers aux grands maux actuels? Seul, Jésus-Christ, par l'application des mérites de sa Passion et de sa mort, aux Nations comme aux individus.

Troisième question. — **Comment Dieu entend-Il rendre ce moyen efficace ?**

Réponse. — C'est ici qu'il faut entendre et mettre en pratique les paroles de l'apôtre saint Paul : «*Adimpleo ea quae desunt Passionem Christi in carne mea, pro corpore suo quod est ecclesia.*» («J'accomplis ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ, dans ma chair, en faveur de son Corps mystique qui est l'Eglise.») Les paroles du Grand Apôtre sont significatives.

Quatrième question. — **Oui, ces paroles sont significatives mais encore faudrait-il en pénétrer le sens. Pourrions-nous dire qu'il manque quelque chose à la Passion de Jésus-Christ ?**

Réponse. — Ce serait là une déplorable erreur. Jésus-Christ a satisfait pleinement pour tous les hommes passés, présents et futurs. Il ne s'est pas contenté de prendre sur Lui les péchés individuels des hommes. Il ne s'est pas contenté de se charger du grand péché social qui consiste dans l'injustice et l'injure faites à Dieu, que nous avons exposées. Il a pris vraiment sur Lui le péché de l'Humanité, la totalité de son péché. Selon la doctrine de l'Apôtre saint Paul, Dieu a constitué Jésus, péché. «*Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit.*» Dieu l'a réellement constitué péché à la place de l'humanité coupable. Il l'a frappé parce qu'Il a vu en Lui le péché assumé par Lui. Par son Immolation et son Sacrifice Jésus-Christ a achevé l'œuvre Rédemptrice, mais à son action Il veut unir l'action des âmes qui avec Lui veulent racheter le monde. C'est ainsi que s'explique la parole du grand Apôtre.

Abonnements

Ecclésiastique	: Fr 15.-
Normal	: Fr. 30.-
Soutien	: Fr. 40.- et plus